L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED

ELMORE DUFOUR, Président
E. A. ANDRIEU,

HENRY BIRABEN, Editeur

Bureaux: 323 Rue de Chartres entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 sous la ligne, voir une autre page du journal.

TEMPERATURE

VENDREDI 14 MARS

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle Orléans, Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	76	22
Midi	74	21
3 p. m.	74	21
6 p. m.	72	20

A PROPOS DES SUFFRAGETTES

Au fond, rien n'est plus flatteur pour l'homme que le féminisme.

La plupart des suffragettes veulent voter comme les collégiens ont envie de fumer. Un collégien tette une grosse pipe qui lui fait très mal au cœur; demandez-lui: "Puisque tu n'y trouves aucun plaisir, pourquoi fumes-tu?" Il n'hésitera pas à vous répondre: "C'est pour faire comme papa."

Si ces dames étaient franches, elles conviendraient que le même sentiment les anime. C'est pour faire comme papa qu'elles tiennent à déposer un bulletin dans l'urne, et qu'en attendant mieux, elles versent de l'encre dans les boîtes aux lettres; c'est pour faire comme papa qu'elles cassent des vitres et lancent des bombes. Ah! mais...! Les prend-on pour des petites filles?

Le féminisme, une guerre à l'homme? Allons donc! C'est la renaissance, sous une forme assez souvent rationnelle et presque toujours décente, des anciens cultes de la virilité. Quand une femme devient féministe, c'est qu'elle ne peut plus contenir l'immense admiration que l'homme lui inspire.

Cette admiration est parfois indiscrète, voire un peu brusque (par exemple, quand les suffragettes font sauter les immeubles), mais, pour être vive, elle n'en est que plus sincère. En dernière analyse, le féminisme militant n'est que de l'hominisme exaspéré.

Voyez plutôt de quelle manière ses progrès influent sur la mode. On nous annonçait l'autre jour que les femmes commencent à mettre des gilets masculins; on nous annonce aujourd'hui qu'elles vont adopter aussi notre vilain smoking. Rengorgeons-nous, mes frères. Pour que les élégantes se décident à nous emprunter ce veston prétentieux, faut-il que nos compagnes nous trouvent à leur goût

Et faut-il que nous portions bien la toilette!

La température

Nous aurons aujourd'hui une belle journée ensoleilée. Le thermomètre baissera vers l'entrée de la nuit. Un léger vent soufflera du nord-ouest.

Les troupes noires à la revue du 14 juillet

Les ministres de la guerre et des colonies étudient, à l'heure actuelle, un projet qui, s'il est adopté, sera certainement très bien accueilli par les Parisiens. Il s'agirait de montrer enfin aux Français qui chaque année, au 14 juillet, vont par milliers acclamer l'armée à Longchamp, les fameuses troupes noires dont il a été tant parlé et qui, plus que jamais, nous doivent intéresser, puisque notre défense a besoin d'hommes.

Chaque régiment indigène, tirailleurs sénégalais, malgaches, etc., enverrait à Paris, à l'occasion de la fête nationale, une délégation chargée de recevoir un drapeau des mains du Président de la République.

On y verrait aussi les délégations des régiments de marche d'infanterie coloniale, qui ont été formés en vue de la conquête du Maroc et qui, depuis, ont accompli tant de beaux exploits. Ces régiments vont être régularisés; ils auront un numéro à la suite des régiments coloniaux actuels. A eux aussi un drapeau serait remis.

A cette occasion encore, le 1er régiment sénégalais, qui possède déjà son étendard, viendrait recevoir la croix de la Légion d'honneur, qui lui a été accordée récemment après une campagne de l'armée coloniale.

Ces diverses délégations seront encadrées par des officiers coloniaux qui se trouveront en France à ce moment là et qui seront affectés aux groupes de leurs anciens régiments.

Le spectacle sera infiniment curieux et émouvant : les Parisiens verront enfin ces vieux serviteurs — dont quelques-uns comptent trente ans de services — et qui, sous l'uniforme français, combattent pour notre gloire dans des pays où notre imagination les entrevoit à peine à travers le mystère et la légende.

Les artilleurs viendront avec leurs pièces, montées comme elles le sont aux colonies. Enfin, pour que cette fête soit complète, les régiments d'infanterie coloniale de Paris figureront à la revue, non pas sous l'uniforme que nous leur connaissons, mais avec la tenue des combats lointains : le casque, la vareuse et le pantalon kaki.

La presse militaire s'occupe de fêter dignement l'arrivée des troupes noires et la municipalité parisienne, si accueillante, sera sans doute invitée à les recevoir à l'Hôtel de Ville.

Les ministres étudient actuellement le moyen de faire face à la dépense occasionnée par cette fête. Il est à espérer que cette question de dépenses ne privera pas les Parisiens du plaisir d'applaudir les braves régiments coloniaux.

Edition Hebdomadaire de "l'Abeille"

Nous publions regulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les matières, — littéraires, politiques et autres,—qui ont paru pendant la semaine, dans "l'Abeille" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous le vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cents le numéro.

AMOUREUX D'UNE ETOILE

Je suis amoureux d'une étoile
Qui brille au lointain firmament
Et dans la nuit claire et sans voile
Jette ses feux de diamant;

Sur la voûte froide et sereine,
Dans l'insensible et chaste azur,
Elle trône comme une reine
A l'horizon limpide et pur.

Vainement j'élève vers elle
Mes yeux pleins de trouble et d'émoi,
Indifférente, elle étincelle
Pour tous, hélas!... comme pour moi;

Vers l'espace incommensurable
J'étends la main pour la saisir,
Mais la distance inexorable
Refrène mon ardent désir.

Jasmin arraché de sa tige
Et par l'ouragan ballotté,
Dans le tourbillon du vertige
Mon faible cœur est emporté;

Je sens le vent de la folie
Flétrir déjà mon front brûlant
Et les effluves de ma vie
Se dissiper dans le néant.

O vous qui guidez la souffrance
Vers le tombeau tranquille et noir,
Deux confidents de ma démence,
Anges des amours sans espoir!

Tissez votre plus blanche toile
Pour le linceul d'un insensé
Et mettez-y mon cœur lassé,
Je suis amoureux d'une étoile!

Vice-amiral EUGENE DE JONQUIERES.

LE PAVÉ DE L'OURS

— Ainsi, Raoul, c'est toi qui insistes pour que ta femme file toute seule vers la Côte d'Azur?

— .....

— Suzanne, neurasthénique! Allons donc! Après tout, je suis bien bon de me préoccuper de cette séparation puisque toi, le principal intéressé, tu n'y trouves rien à redire.

— .....

— Cela signifie que ton aveuglement, que ta sottise dépassent les bornes. Je suis gêné de me faire l'écho des méchantes langues, mais ma vieille amitié me confère le privilège de te parler sans ménagements. Sais-tu comment on te nomme dans les salons: "ce cocu de Raby."

— .....

Qui? Tout le monde, parbleu! et tu n'as pas la prétention d'envoyer tes témoins à cinquante personnes, d'autant que cela ne changerait pas grand'chose à ta réputation.

— .....

— Une infâme calomnie? Hum! ... C'est ce que j'ai moi-même répondu la première fois que devant moi l'on a fait allusion à l'inconduite de Suzanne, et puis.

— .....

— Et puis, j'ai observé, j'ai réfléchi et, ma foi — pardonne-moi cette franchise — je ne serais plus aussi affirmatif aujourd'hui. Je veux croire qu'elle n'a pas cessé d'être irréprochable, mais vraiment elle s'ingénie un peu trop à ne pas le paraître. Ce qui me chiffonne, vois-tu, ce ne sont pas ses toilettes excentriques, ses chapeaux tapageurs, pas même sa coquetterie, non, mais son manège d'autant plus équivoque qu'il a l'air de se dissimuler avec quelqu'un que tu connais, avec...

— .....

— Avec Cheverny, parfaitement. Ah! malgré ton bandeau tu t'es aperçu de ses assiduités auprès de Suzanne? Il est vrai que cela crève les yeux. A peine est-elle installée dans un salon que lui fait son apparition ou vice versa. L'an dernier, vous avez passé l'été à Evian: il était à Ouchy; cette année, tu t'es fixé à Dauville: il n'a pas été plus loin que Trouville. Il est tellement admis qu'il est son amant qu'on ne les invite presque jamais l'un sans l'autre. As-tu remarqué qu'au dîner on le place toujours à côté d'elle, tandis qu'on le relègue généralement au bout de la table?

— .....

— Tu mettais cela sur le compte du hasard? Pauvre vieux! Est-ce aussi par hasard qu'il est parti hier soir pour Nice, où Suzanne doit arriver après-demain?... Là! là! du calme!... Comme tu la perds vite, ta confiance sereine! Allons, ne te frappe pas. Nul ne désire plus vivement que moi qu'elle ne soit coupable que d'imprudences. Mais, enfin, il était urgent de t'avertir. Surveille-la, rends-toi compte, et tu verras ensuite ce qu'il te reste à faire. Je suis obligé de m'absenter pendant quelques semaines pour affaires, mais tiens-moi au courant de ton enquête, et si mon concours pouvait t'être utile, n'hésite pas à me rappeler. Un simple télégramme: "Jacques, j'ai besoin de toi," et j'accours par le premier train.

—

— Consulter un médecin, pourquoi? Je ne suis pas malade, ou du moins pour le mal qui me consume il n'est pas de remède.

— .....

— Je n'éprouve nul besoin de réagir. Voyons, Jacques, raisonne logiquement: quel but maintenant me reste-t-il à poursuivre? Je ne désire plus rien. Puisque Suzanne est perdue pour moi, aucun lien ne m'attache à la vie.

— .....

— Si j'y songe encore? Mais je me tue à te répéter que je ne songe qu'à elle. Tiens, en ce moment même, il me faut un terrible effort de volonté pour donner un sens à tes paroles, pour coordonner mes idées; mon corps est ici, mais ma pensée est là-bas à l'Etoile, dans la maison où j'ai été témoin de cette chose abominable.

— .....

— Cette vision odieuse me poursuit toujours, c'est une obsession, une hantise. Car je les ai vus, Jacques, je les ai vus tous deux comme je te vois. Elle se déshabillait devant lui, elle riait, elle était enjouée, heureuse. Toute pudeur était abolie en elle, et elle lui prodiguait sans effort des caresses que j'aurais rougi de lui demander.

— .....

— Pourquoi? Ah! il est clair que tu n'as jamais été amoureux. Pourquoi? Mais parce que je n'y croyais pas. J'avais été prévenu par un rapport très précis de l'agence de renseignements, pourtant je me révoltais contre l'évidence. Malgré tout, je gardais un espoir obstiné. Alors, le détective, vexé que je misse en doute ses informations, a acheté le valet de chambre de Cheverny. Ce drôle m'a introduit dans un cabinet noir, où par un judas percé dans la cloison, j'ai pu assister au répugnant spectacle.

— .....

— Ne plaisante pas: j'ai souffert comme un damné. J'avais dans la poche une arme chargée, et je me suis senti soudain une âme d'assassin. Vraiment ce Cheverny ne méritait aucune pitié. Et puis, dans un éclair de lucidité, j'ai réfléchi que Suzanne aurait horreur de moi, qu'elle ne me pardonnerait jamais, et j'ai eu la force de remettre le revolver dans sa gaine. J'ai eu tort de ne pas m'être vengé puisque ma générosité n'a servi à rien. Quand elle a su que je n'ignorais rien, elle s'est à peine troublée. Elle m'a répliqué d'un ton détaché: "A présent, n'est-ce pas, il n'est plus d'autre solution possible que le divorce." Et elle est partie, Jacques, elle est partie, et je ne la reverrai jamais, jamais! oh!...

— .....

— Ainsi, tu approuves sa détermination, toi qui prétends être mon ami?

— .....

— Eh! le monde! Je me moque bien de son opinion. Quant à ma dignité, je l'abdique, je m'assieds dessus, je la piétine. Imagine qu'on t'emprisonne, qu'on te prive de nourriture pendant plusieurs jours et qu'à travers les barreaux de ta geôle on te montre une brioche dorée, un pain appétissant, la conserverais-tu, ta dignité? Non, tu implorerais ton gardien, tu te mettrais à genoux, tu te roulerais dans la poussière. Eh bien, j'ai fait la même chose, j'ai déclaré à Suzanne que je lui pardonnais sans conditions, et, comme elle se souciait peu de cette absolution, j'ai pleuré, je l'ai suppliée de rester parce que je sens qu'elle m'est indispensable comme le pain que je mange. Et je n'ai qu'un remords, c'est de n'avoir pas été assez lâche, de n'avoir pas plaidé plus éloquemment ma cause, de n'être pas parvenu à l'apitoyer sur la pauvre loque qu'elle rejetait d'elle. Ah! pourquoi n'ai-je pas eu le courage de lui cacher ce que je savais! J'aurais continué à passer pour un aveugle, pour un jobard, mais elle serait encore là, sur ce fauteuil, et je pourrais du moins presser entre mes bras son corps tiède des baisers de l'autre!...

— .....

— Eh! oui, considère-moi comme un détraqué, comme un intoxiqué semblable aux opiomanes ou aux morphinomanes. Que n'as-tu compris plus tôt ma folie, mauvais ami, car c'est toi qui m'as engagé dans cette impasse au fond de laquelle je ne puis trouver que la déchéance et la mort. Et c'est au nom de l'amitié que tu m'as réduit au désespoir! Plût au ciel que j'eusse uniquement des ennemis!

— .....

— Tu ne savais pas! Tu ne savais pas! Mauvaise excuse. Quand un chirurgien entreprend une grave opération, il doit au préalable se rendre compte de l'état général de son sujet. Tiens, tu n'es qu'un imbécile, qu'un solennel imbécile, et je te déteste! Crois-tu que j'avais besoin de tes conseils pour découvrir la vérité? Il y a belle lurette que j'avais remarqué l'attitude de Cheverny. Mais je ne cherchais pas à approfondir, je ne voulais pas savoir, entends-tu, je ne voulais pas! Je me cramponnais à mon bonheur fragile comme un naufragé se cramponne à une planche.

Suzanne ne m'aimait plus, soit, mais elle continuait à me supporter par la force de l'habitude, et par moment, pour m'amadouer, pour mieux assujettir sur mes yeux le bandeau, elle me faisait l'aumône d'une caresse ou d'un sourire. Et ces jours là, ce n'était pas moi qui étais trompé, c'était l'autre!

— .....

— Je te défends, comprends-tu, je te défends de l'insulter. Elle peut dédaigner ton mépris et tes injures. Ce n'est pas une créature vile, mais une amoureuse qui va là où son cœur l'entraîne. Tant pis pour moi qui n'ai pas su la retenir, la protéger contre le chasseur habile!

— .....

— Fais-moi grâce de ton ironie et va-t'en je t'en prie, va-t'en! Je serais capable de te tuer!

JACQUES CONSTANT.

Fudge au Chocolat

1-2 tasse de Sirop Velva Rouge, 2 tablettes de chocolat amer, 1-2 tasse de crème ou de lait, 2 tasses de sucre granulé, 1 tasse de noix coupée en petits morceaux, 1 petite cuillerée d'extrait de gingembre, 2 grandes cuillerées de beurre.

Faites fondre le chocolat dans une casserole, ajoutez Velva, beurre, sucre et lait ou crème. Brassez sur le feu jusqu'à ce que le mélange bouille pendant quatre minutes. Essayez-le dans de l'eau froide et retirez du feu quand il forme une boule molle ou marque 240° F. sur le thermomètre. Ajoutez l'extrait et les noix et battez jusqu'à ce qu'il soit lisse. Versez dans un ferblanc beurré et coupez en carrés quand il sera froid.

Voici Madame,
Le meilleur Sirop.

Votre famille se régalera plus de Velva que d'aucun autre sirop, sur les gâteaux de froment, gaufres, biscuits et muffins. Vous pouvez faire de meilleurs gâteaux et candis, du meilleur fudge, de meilleures pâtisseries avec Velva, le "meilleur sirop", dans le bidon rouge. Vous aurez ce qu'il y a de mieux comme saveur dans vos friandises parce que

VELVA

est fait pour vous plaire et pour vous "garder" satisfaite. Il le fait dans d'innombrables milliers de demeures et nous voulons ajouter votre demeure aux autres. Nous voulons votre pratique pour le sirop et nous savons qu'un ferblanc de Velva vous ramènera plus d'une fois. Dix sous et au-dessus d'après la grandeur—chez votre épicier. Velva dans les ferblancs verts, aussi, si vous le préférez. Faites venir le livre de Recettes de Velva, Il ne coûte rien.

PENICK & FORD, LTD.,
NOUVELLE-ORLEANS, LNE.

AVIS DE SUCCESSIONS

Succession de Isaac H. Stauffer.

COUR CIVILE DE DISTRICT pour la Paroisse d'Orléans — No. 72,500 — Division C — Avis est par le présent donné aux créanciers de cette succession et à toutes autres personnes intéressées d'avoir à déduire dans les dix jours qui suivront la présente notification les raisons (s'ils en ont ou peuvent en avoir) pour lesquelles le compte final présenté par Walter R. Stauffer et William E. Stauffer, exécuteurs testamentaires de cette succession, ne serait pas approuvé et homologué et les fonds distribués conformément au dit compte.

Par ordre de la Cour.
THOMAS CONNELL, Greffier.
DENEGRE & BLAIR, Avocats.
7mars7,11,16

Succession de John Reilly.

COUR CIVILE DE DISTRICT pour la Paroisse d'Orléans — No. 88,419 — Division B — Attendu que le Hibernia Bank and Trust Company, a présenté une pétition à la cour dans le but d'obtenir des lettres exécutoires, datives, testamentaires dans la succession de John Reilly, décédé intestat; avis est par le présent donné à tous ceux que cela peut concerner d'avoir à déduire dans les dix jours les raisons pour lesquelles il ne serait pas fait droit à la dite pétition.

Par ordre de la Cour.
THOMAS CONNELL, Greffier.
RICE & MONTGOMERY, Avocats.
7mars7,11,16

Succession de Mme Philippina Zimerlee, veuve de Jacob Hertz.

COUR CIVILE DE DISTRICT pour la paroisse d'Orléans — No. 102,867 — Division B — Avis est par le présent donné aux créanciers de cette succession et à toutes autres personnes intéressées d'avoir à déduire dans les dix jours qui suivront la présente notification, les raisons (s'ils en ont ou peuvent en avoir) pour lesquelles le compte final présenté par Frank Hertz, exécuteur testamentaire de cette succession, ne serait pas approuvé et homologué et les fonds distribués conformément au dit compte.

Par ordre de la Cour.
THOMAS CONNELL, Greffier.
A. J. PETERS, Avocat.
7mars7,11,16

Feuilleton de l'Abeille de la N. O.

No 25 Commencé le 13 Février 1913.

POUDRE D'OR

Grand Roman Inédit

PAR LOUIS LETANG

(SUITE)

J'avais mes repères pris à la boussole. Oui... Mais leur valeur n'est que très relative et l'imprécision dans la forêt tropicale absolument semblable à elle-même sur des centaines de lieues, un flottement de quelques kilomètres, c'est la mort de toute espérance... Songe que des gens se perdent dans les claires forêts européennes!...

Néanmoins... je m'acharnai... J'explorai pas à pas la falaise rocheuse qui portait ma marque sur un de ses points, la croix de Saint-André, l'X prestigieux et révélateur! Vains efforts!... Cette falaise se profilait sur la ligne la plus tortueuse et la plus fantastique qui soit au monde; c'était elle qui marquait le rebord de ce maudit "Echeveau du diable," dont je t'ai parlé...

Quatre années de ma vie se sont consumées dans la poursuite acharnée... d'un but qui fuyait toujours... J'ai fini par resserrer étroitement le champ des recherches utiles... J'ai fait une carte exacte de la région... Tu trouveras tout cela dans les papiers qui sont devant moi, sur cette table. Je n'ai plus la force de les saisir et de les déplier pour te faire voir... Mais tu sauras bien t'y reconnaître...

Hélas! c'est au moment où je m'apprêtais à repartir pour une cinquième exploration, qui, celle-là, j'en étais sûr, devait être victorieuse, que mes forces m'ont subitement trahi... et que la maladie a fait de moi... ce que je suis!... Il a fallu revenir en France.

J'ai essayé de me refaire... J'ai attendu la guérison dans l'espoir de retourner là-bas... C'est la mort qui est venue!...

Les muscles racornis du pauvre visage de Cassel se contractèrent douloureusement et sa rancune contre la destinée s'exhala dans une malédiction.

Cette protestation suprême d'une âme patiente et méritante injustement délaignée par la fortune, épuisa sans doute son ultime réserve d'énergie, car il demeura haletant, les deux mains crispées sur sa poitrine et la bouche ouverte sans pouvoir parler.

— Mon pauvre Cassel! s'écria de Clamont en se levant de sa chaise pour venir au secours de son ami.

L'explorateur indiqua du geste que tout intervention était inutile, qu'il fallait seulement écouter ce qu'il avait encore à dire.

Mais le malheureux avait trop abusé de la parole, les mots ne pouvaient plus se former dans sa bouche empâtée:

—...Secret... pas... périr... avec moi, balbutia-t-il péniblement. Jure... iras... ou enverras... un Français!...

—Cassel, mon ami, je te le jure!

Ce serment parut réconforter un peu le moribond.

—Pour... industrie... pour... France!... prononça-t-il encore.

—Oui, tout l'or que tu n'as fait qu'entrevoir, cher martyr de l'Afrique homicide, sera consacré au noble but que tu assignes: l'Industrie française deviendra la première du monde, je te le promets!...

Le visage de Cassel se détendit et exprima une indicible satisfaction intérieure.

Puis son cerveau qui brûlait ses dernières parcelles de vitalité, fut traversé par une idée. Il avait oublié de dire quelque chose d'une importance capitale et il s'en souvenait tout à coup.

—...Rivière... Lahou... articula-t-il péniblement.

Il ne put en dire davantage, ses lèvres remuèrent, mais aucun son ne sortit.

Son dernier regard fut si expressif que de Clamont comprit son désir.

Il mit dans sa main un crayon, devant lui une feuille de papier.

Et, de haut, sans voir, ne pouvant pencher son torse déjà raide, Cassel traça quelques caractères.

Amaury se pencha et devina plutôt qu'il ne lut:

—...Coule... au pied...

Puis un gribouillage inintelligible.

La main qui tenait le crayon s'était subitement glacée.

Un moment le corps resta droit dans le fauteuil, puis il s'inclina en avant et s'abattit sur la table.

—Que Dieu t'accueille et réconforte ton âme, pauvre ami! s'écria, Amaury de Clamont avec une religeuse émotion.

—

Et pieusement il ferma les yeux du mort.

Certes, le grand industriel avait fait à Cassel un serment sincère. Il avait partagé la foi de l'explorateur dans la réserve d'or qui gisait au fond d'une immense cuve creusée par les eaux à cent lieues de la côte, à peu de distance de la rivière Lahou et tracé en imagination le palais des merveilles industrielles qu'il pourrait bâtir avec des capitaux inépuisables et ignorés.

L'examen attentif des notes, des journaux de marche, des plans et cartes de Cassel lui donna la conviction scientifique que la réussite était possible, probable même.

Mais cet héritage merveilleux lui parvenait à l'époque de son mariage avec la belle Armande du Plessis, et nous avons vu qu'à partir de ce moment, le roi des métaux abandonna volontairement son sceptre et que quand il voulut le ressaisir, quatre ans après, il était trop tard.

A cette heure critique, Amaury de Clamont retrouva toute son énergie et redevint lui-même.

Avec son esprit de décision prompte et irrévocable, il adopta comme moyen de salut, comme base de la réédification rapide de sa fortune, le projet de l'explorateur Cassel. Il débrouillerait, lui et rapidement croyait-il, "l'Echeveau du diable."

Il irait à la Côte-de l'or.

Nous avons vu qu'après un adieu rapide et pathétique, il quitta sa jeune femme et ses enfants, Roger et Marcelle, et qu'il s'embarqua à Marseille.

Pendant la traversée, il s'assimila toute la moelle des documents laissés par Cassel et avec ses dons particuliers d'organisateur et ses qualités de technicien consommé, il arrêta son plan d'action.

Comme son prédécesseur, il irait seul, accompagné seulement de quelques porteurs et pagayeurs, reconnaître le pays et retrouver l'X prestigieux tracé sur le rocher. Puis il s'inspirerait des circonstances pour la prise de possession et le transport, rigoureusement secrets, de la poudre d'or.

Son départ avait été calculé pour que son arrivée à Dakar coïncidât à cinq ou six jours près avec celle du bateau desservant la côte occidentale d'Afrique dont la tête de ligne est à Bordeaux-Pauillac. Il évitait le trajet ordinaire pour dépister ses adversaires et leur faire croire qu'il se rendait dans l'Amérique du Sud.

A Dakar, notre meilleur port sur l'Atlantique, il quitta le steamer qui continuait vers Rio-de-Janeiro et fut chercher à Rufisque, la ville commerciale qui prend de jour en jour une importance plus grande, un abri dans une maison modeste.

Il ne se montra point, ne lia conversation avec personne et c'est sous un faux nom qu'il continua son voyage par le premier bateau de la ligne Bordeaux-Côte occidentale d'Afrique.

Une dizaine de jours plus tard, le bateau s'arrêtait en vue de Grand-Bassam, et Amaury descendait dans une de ces longues chaloupes que manœuvrent des indigènes assez adroits et expérimentés pour affronter la "barre". Le rivage est en effet précédé par un alignement de brisants sur lequel déferle un perpétuel ressac et que l'on ne franchit jamais sans difficulté.

Le danger est d'autant plus grand que ces eaux furieuses sont fréquentées par des bandes de requins.

Amaury n'accorda à ces embarras matériels que l'importance accessoire qu'ils méritaient. Sa santé ne semblait point souffrir des chaleurs des tropiques; il se sentait plein de force et gonflé d'espoir.

Grand-Bassam n'est plus la capitale de la Côte-d'Ivoire—sa position sur la lagune de sable en bordure de la mer ne lui permettait aucun développement. De plus, la terre végétale et les matériaux de construction faisaient complètement défaut. C'est Bingerville, bâtie sur une colline ombragée de grands arbres, au fond d'une baie de la lagune, qui est devenue le chef-lieu de nos possessions. C'est là que résident les fonctionnaires et les commerçants. Une centaine d'Européens; une centaine de soldats.

Amaury ne demanda conseil à personne; on eût cherché à le dissuader d'entreprendre, seul ou presque, une exploration infiniment dangereuse à tous les titres.

Il déposa quatre-vingt mille francs sur les cent qu'il avait emportés dans une banque française. Avec le reste, il organisa son expédition.

La plus grande difficulté fut de trouver trois nègres—il n'en